
SERMON XV.

LE RESPECT DÛ A L'ÂGE AVANCÉ.

SERMON SUR Lév. XIX, 32.

*Lève-toi devant les cheveux blancs : honore le
vieillard, et crains l'Éternel ton Dieu.*

IL me semble, Chrétiens, que les paroles de mon texte excitent votre intérêt et votre attention. Quelque négligé que soit aujourd'hui le devoir qui nous est prescrit, nous aimons en entendre parler. C'est un de ces beaux restes de l'antiquité, vers lequel nos regards se portent avec complaisance, ou bien un de ces traits touchans de la simple nature, qui nous plaisent

d'autant plus peut-être , que nos mœurs nous en éloignent davantage.

Un tel sujet d'ailleurs n'est étranger à aucun de nous. Il n'est aucun de nous qui ne fasse chaque jour un pas vers la vieillesse. Le respect pour cet âge intéresse tous les individus : il contribue au bonheur des familles , au bonheur des Etats. Hâtons-nous d'en montrer la convenance, la nécessité.

En plaidant la cause du vieillard , en cherchant à lui préparer un port tranquille , un heureux asile , et en quelque sorte un lit d'honneur , je n'ai pas moins à cœur l'intérêt du jeune homme. Je voudrais que tous ceux qui m'écoutent , entrant dans les vues du Dieu de charité , du Père des hommes , apprissent à concourir au bonheur les uns des autres , et par cela même au bien général de la société. Ainsi soit-il.

Pour sentir ce que l'on doit à la vieillesse , représentons-nous d'abord un homme qui offre dans sa pureté le caractère vénérable qu'elle imprime. Mon cœur s'émeut d'avance en se le figurant.

Il s'est efforcé de remplir les devoirs des différentes périodes qu'il a parcourues : il a fait le bonheur de ceux que la Providence avoit placés

autour de lui : il a servi la société par ses travaux , ses sacrifices, son exemple : il a élevé pour elles des fils héritiers de ses vertus , qui les transmettront d'âge en âge. Témoin pendant une longue suite d'années , des scènes variées de la vie , il s'est désabusé des illusions que le cœur se forme et des préjugés qu'il reçoit. Enrichi des leçons de l'expérience , il a acquis la sagesse , fruit précieux de la connoissance des objets qui nous entourent , des rapports qu'ils ont entr'eux et avec nous. Soutenu par une âme énergique , par cette vigueur d'esprit et de tempérament , qui suit d'ordinaire la pureté des mœurs , l'habitude du travail et de la sobriété : il semble résister aux sourdes attaques du temps ; et à l'exception de ses cheveux blanchis , rien n'annonce en lui la décadence de la nature. Arrivé enfin à cette époque où l'on ne peut plus servir sa patrie par des travaux actifs , il la sert encore , car jusque sous les glaces de l'âge il conserve la chaleur du sentiment , il la sert encore puissamment par ses prières , par ses conseils , par les leçons qu'il donne à la génération qui le suit. Recevant avec reconnoissance les soins qu'on lui rend ; n'exigeant rien ; voyant sans humeur et sans envie ceux qui viennent après lui goûter des plaisirs qu'il ne peut plus partager , il consacre

ses derniers jours à la retraite, à la méditation, à l'attente de la mort. Il jouit du calme des passions, de ce calme plus doux que leur ivresse; et lors même que les infirmités de l'âge ne lui laisseroient plus trouver de douceurs dans le présent, il vivroit encore du passé et de l'avenir. Le souvenir de sa longue carrière lui offre un tableau consolant, composé de sacrifices offerts à son Dieu, de fautes pleurées, expiées, dont il a obtenu le pardon en recourant aux mérites et à l'intercession de la GRANDE VICTIME qui s'est dévouée pour les pécheurs. La mort n'est point pour lui le roi des épouvantemens, un fantôme hideux qui le force à détourner ses regards: elle lui apparoit au contraire sous divers points de vues propres à fortifier son âme, à l'exalter. C'est un ennemi vaincu, terrassé par le Fils de Dieu, par le Sauveur des hommes: c'est le terme d'une épreuve longue et difficile: c'est le libérateur qui vient l'affranchir, renouveler sa jeunesse et sa vigueur: c'est l'heureux moment où il obtiendra *d'être avec Christ, ce qui lui est bien plus avantageux* (1). Je ne vois pas en lui seulement un homme dont la vertu, consacrée par le temps, fait sur l'âme cette religieuse émo-

(1) Philip, I, 25.

tion qu'excitent les sages, les héros des siècles passés ; c'est le chrétien chez qui *l'homme intérieur se développe et prend de nouvelles forces : à mesure que l'homme extérieur se détruit* (1) : c'est le pécheur purifié, qui *a beaucoup aimé, parce qu'il lui a été beaucoup pardonné* (2) : c'est le fidèle qui va s'unir à son Sauveur, à son Dieu.

Je le demande maintenant, M. F., un tel homme n'est-il pas l'honneur de la création ? Ne vous paroît-il pas *couronné de gloire* (3), et déjà brillant d'un rayon d'immortalité ? Sa seule idée ne commande-t-elle pas le respect ? N'inspire-t-elle pas l'enthousiasme ? Et s'il daigne nous instruire, nous guider dans le chemin de la vie, dont il a franchi les écueils, quelle autorité donneront à ses discours, ses longs services et sa constante piété ! Ne croirons-nous pas entendre parler par sa bouche la sagesse elle-même ? *Les cheveux blancs, dit l'Écriture, sont une couronne de gloire pour ceux qui marchent dans la voie de la justice* (4).

Oh, si tous les vieillards ressembloient à ce portrait, direz-vous sans doute, qu'il seroit

(1) Cor. IV, 16.

(2) Luc VII, 47.

(3) Ps. VIII, 6.

(4) Prov. XVI, 31.

aisé de leur payer un tribut d'égards et de respect !.....

Mais n'en connussiez-vous qu'un seul qui pût lui servir de modèle, c'en seroit assez pour que le lustre qu'il donne à l'âge avancé se répandît sur tous ceux qui y sont parvenus, et pour que toute âme sensible dût les respecter à cause de lui. D'ailleurs n'est-ce point la prévention qui crée les défauts qu'on leur reproche ? N'est-ce point la fougue présomptueuse du jeune homme qui lui fait blâmer la prudente lenteur du vieillard ? N'est-ce point son amour effréné pour les plaisirs qui lui fait accuser d'austérité celui qui, désabusé de ces dangereuses jouissances, voudroit qu'il s'y livrât avec moins de passion ?

Je vais plus loin ; et je demande si ces défauts dont le jeune homme ose se plaindre ne sont point son ouvrage ? N'est-ce point l'abandon dans lequel on laisse quelques vieillards, qui se joignant aux infirmités de l'âge, achève d'abattre leur courage et d'altérer leur humeur ? Ah ! si ceux qui sont arrivés à cette dernière période de la vie voyoient toujours la génération qui s'élève avoir pour eux ces tendres égards, ces attentions respectueuses naturelles à des cœurs biens placés, ils frémiroient de se dégrader eux-mêmes ; ils éprouveroient dans toute sa

force, ce penchant que la vieillesse a d'ordinaire pour un âge qui lui retrace les plus doux souvenirs, les scènes les plus flatteuses et les époques les plus intéressantes de la vie ; ils envisageroient avec une douce prévention ceux dont ils auroient tant à se louer ; ils se plairoient avec eux ; ils jouiroient de leurs plaisirs.

Mais enfin , s'il est des vieillards chez qui les lumières et les vertus n'ont pas été le fruit des années, je ne prétends point que vous leur deviez la même déférence ; je ne viens point vous demander pour tous indistinctement la même considération ; mais je dis , qu'en payant un double tribut de vénération à ceux qui réunissent la double autorité de l'âge et de la sagesse , vous leur devez à tous des soins et des égards, du support et du respect.

Pour vous en convaincre, j'en appelle, 1.^o aux sentimens les plus ineffaçables : j'en appelle à votre cœur, qui dans cet instant m'applaudit. Il vous dira que, comme il n'est aucun homme qui n'ait droit d'attendre que son fils honore en lui la qualité de père, de même il n'en est aucun chez qui l'empreinte des années n'ait quelque chose de vénérable.

Un vieillard est un homme qui fut témoin d'un grand nombre d'événemens curieux, ins-

tructifs ; il m'attache par ses récits ; il m'en impose par l'autorité de son expérience. C'est un homme qui a vu disparaître les perspectives flatteuses de la vie , et qui s'avance vers une époque de privations et d'infirmités : un cœur bien fait ne peut l'envisager sans être ému par ce respect qu'on doit à ceux qui souffrent. Dans le déclin même de ses facultés , c'est pour nous un de ces monumens dont les ruines rappellent de grands souvenirs. C'est un homme enfin qui a vu tomber à ses côtés plus d'une génération , et que la mort a long-temps épargné , en frappant ses contemporains : il semble que cette idée le rende précieux et sacré.

Résister à ce sentiment , ce seroit être sourd à la voix de la nature. Oui , cette même nature qui émeut nos entrailles à l'aspect du foible enfant , nous fait éprouver une tendre vénération à la vue d'une tête blanchie par les années. Elle élève en faveur du vieillard sa voix plus puissante que la raison , que la loi , que toute institution sociale ; sa voix qui survit dans l'homme aux lumières , aux principes , quelquefois même aux vertus ; sa voix si sainte aux yeux de tous les peuples , que les crimes qui l'offensent ont toujours paru les plus impardonnables ; que ce sont là les forfaits dont l'âme

frémit, et contre lesquels se soulève le genre humain tout entier.

2.^o A la voix de la nature, ajoutons celle de la société qui nous demande d'inspirer à nos jeunes gens le respect pour la vieillesse, afin de les former à la subordination, et de lui préparer les hommes dont elle a besoin.

Quel rôle en effet jouera dans la société celui qui, dès son entrée dans la vie, dédaigne ceux qui avant lui y occupèrent une place ? Ne nous y trompons pas, M. F. ; le respect pour la vieillesse tient à tous les sentimens justes et honnêtes ; à tous les sentimens qui doivent nous animer dans nos relations diverses. Il tient à cette déférence que l'homme droit et sensé a pour l'autorité de la sagesse ; à cet amour pour l'ordre qui lui fait rendre à ses Supérieurs ce qu'il leur doit ; à cette douce pitié qui l'intéresse en faveur du malheureux ; à cette gratitude qu'il éprouve envers ceux dont il a reçu quelque bienfait, ou qui ont bien servi la patrie. Quel devoir remplira l'être farouche capable de manquer à ce premier devoir ? Ce n'est pas lui qui sera le protecteur de l'homme qui a besoin d'appui. N'en attendez aucun égard pour ce sexe foible et timide qui fait le plus doux lien de la société. N'en attendez aucun respect pour les chefs de

l'Etat, aucun amour pour ses parens, aucune reconnaissance pour ses bienfaiteurs. Ce ne sera point un homme, un citoyen, un être sensible, mais un sauvage féroce, incapable de porter aucun lien, sans le briser bientôt avec rudesse. Et quelle société, que celle qui seroit composée de pareils hommes !

Le respect pour l'âge avancé est donc un de ces traits caractéristiques, qui peuvent faire juger des mœurs et du bonheur d'un peuple. Honore-t-elle les vieillards ? demanderois-je à un étranger, qui voudroit me faire connoître sa nation ; et d'après sa réponse, je saurois si l'on y voit régner l'union dans les familles, la prudence dans les conseils, la circonspection dans les entreprises, la douceur dans le gouvernement, et dans l'Etat la subordination, la paix, l'harmonie. Là où les cheveux blancs ne sont pas en honneur, il n'y a pas même des procédés ; et dès-lors le charme que les hommes goûtent dans la société de leurs semblables est détruit sans retour. Dès-lors, comme on l'a dit, « cette scène
« de la vie, où ils paroissent ensemble, n'est
« plus qu'une arène où ils se heurtent, où ils
« luttent ensemble sans être retenus par aucun
« frein, où les plus violens seuls sont à leur
« aise. »

Un tel assemblage ne sauroit subsister. L'histoire nous apprend que la décadence des Etats fut toujours précédée et préparée par le mépris de la vieillesse. Ce fut sous le jeune Roboam, et parce qu'il avoit méprisé les sages avis des Anciens, qu'Israël fut déchiré, que dix tribus se révoltèrent. Et de nos jours encore, quel est le premier moyen, le moyen le plus efficace qu'ont employé les hommes qui vouloient tout renverser, tout détruire? N'est-ce pas de rendre la jeunesse indépendante, d'affoiblir l'autorité paternelle et le respect de l'âge?

3.º Aussi, M. F., dans tous les siècles et chez toutes les nations, le respect pour la vieillesse a été mis au rang des vertus; et les peuples les plus illustres, les plus sages, les plus heureux y attachèrent le plus de prix.

Chez les anciens Romains, la naissance et les richesses distinguoient moins que l'âge. En tout lieu, en toute occasion, on témoignoit aux vieillards les égards les plus flatteurs. Ces égards tenoient de la piété filiale et du culte qu'on rendoit aux Dieux. « Ils auroient regardé comme un crime, dit un poëte, qu'un jeune homme ne se fût pas levé devant un vieillard, un enfant devant un homme fait. »

Chez les Spartiates, les lois civiles elles-mêmes

ordonnoient aux jeunes gens d'honorer les vieillards. Non-seulement elles permettoient à ceux-ci de les reprendre, mais elles l'exigeoient d'eux, les regardant en quelque sorte comme les pères communs et les gardiens naturels de la jeunesse. On voyoit aussi partout, dans cette ville célèbre, les jeunes gens céder le pas à ceux qui étoient avancés en âge, se lever pour leur faire place, s'arrêter sur leur passage, les écouter avec docilité, les reconduire des repas publics à leurs maisons. Les vieillards à leur tour se plaisoient à aborder les jeunes gens qu'ils rencontroient, et à les interroger sur leurs démarches. C'est ce qui fit dire que Sparte étoit le plus doux asile de la vieillesse, et que là il étoit beau de vieillir.

Le titre d'Ancien fut long-temps chez les Juifs le premier titre d'honneur. L'histoire de leurs ancêtres leur offroit de touchans modèles à ce sujet. Je ne citerai que celui de David que l'on vit appeler à sa cour Barzillai, vieux et infirme, céder à ses refus par déférence, et l'honorer comme un père (1).

Nos Livres Saints nous offrent un autre exemple bien intéressant, d'après lequel nous pouvons juger que les Egyptiens ne se distinguoient pas

(1) 2 Sam. XIX, 32. etc

moins à cet égard. Lorsque Joseph présenta son père à Pharaon, ce monarque voulut recevoir la bénédiction de Jacob, et ne crut point humilier la puissance suprême, en s'abaissant devant un simple berger (1).

A la Chine, dans ce pays dont la population est immense, et où rien n'est plus admirable que la soumission de tant de millions d'individus à un gouvernement régulier, l'autorité de l'âge et de l'expérience sur l'ignorance et la jeunesse est confirmée par un usage immémorial; et le grand soutien du gouvernement, c'est précisément cette autorité.

Enfin, M. F., ce qui est très-remarquable; c'est que les peuples les moins civilisés, et qui sur d'autres articles sont éloignés des sentimens de la nature, peuvent sur ce point nous servir de modèle. « On ne sauroit croire, dit un voyageur, jusqu'où les Nègres portent le respect pour les vieillards; et c'est un respect qui ne va jamais sans amour. Comme le nom de père est, suivant leur opinion, le plus noble et le plus tendre des titres, ils ne les abordent jamais sans le leur donner; ils se font gloire de leur obéir; leurs moindres désirs deviennent

(1) Genèse XLVII, 10.

» pour eux des ordres; ils se privent de tout pour
» les secourir. »

4.^o Mais élevons-nous, chrétiens; et à toutes ces autorités, joignons l'autorité suprême du souverain Législateur, de *CELUI qui peut sauver et qui peut perdre* (1) : *Lève-toi devant les cheveux blancs : honore le vieillard*. Ce précepte est clair, positif, universel; il prescrit à la fois le respect du cœur et toutes les démarches qui l'annoncent. Tous les individus doivent l'observer. Tous les vieillards en sont l'objet. Un commandement aussi exprès, aussi général confond tous les prétextes. Et pour en imposer aux jeunes gens même les plus orgueilleux de leurs forces et de leurs espérances, après leur avoir prescrit ce qu'ils doivent à leurs devanciers, le Souverain ajoute ces paroles remarquables : *Crains l'Eternel ton Dieu*. Il rapproche ainsi leur éclat frivole et périssable, de son pouvoir suprême et de son règne sans fin.

L'Évangile n'est pas moins formel sur ce point. Cette loi d'amour et de charité, cette loi *parfaite*, qui veut que toutes choses se fassent avec *ordre et bienséance* (2); qui nous prescrit de *rechercher tout ce qui est aimable, tout ce qui donne*

(1) Jaq. IV, 12.

(2) 1 Cor. XIV, 40.

une bonne réputation (1); cette loi qui nous rappelle si souvent, avec tant de force, les obligations particulières de chaque état, de chaque vocation, et nous enjoint de *rendre à chacun ce qui lui est dû* (2), l'Évangile ne pouvoit pas se taire sur un devoir aussi capital. *Vous qui êtes jeunes*, dit un Apôtre, *soumettez-vous à ceux qui sont plus avancés en âge. Parez-vous d'humilité* (3). Un vieillard eût-il mérité d'être repris, Saint Paul veut qu'on ait encore pour lui des égards: *Ne le censurez pas rudement; mais exhortez-le comme un père* (4). Et pour nous faire d'autant mieux sentir l'importance de cette loi; pour nous la rendre plus chère et plus sacrée, le Fils de Dieu, notre adorable Sauveur, voulut la sanctionner par son exemple. Malgré l'infinie supériorité de sa nature, il vécut pendant les trente premières années de sa vie auprès de ses parens selon la chair, et *il leur étoit soumis* (5).

Ainsi, M. F., la loi de la nature et la loi révélée, l'intérêt de la société, l'assentiment de tous les peuples, de tous les temps, de tous les lieux se réunissent pour donner plus de force et de sainteté au devoir que nous prêchons.

(1) Philip. IV, 8.

(2) 2 Rom. XIII, 7.

(3) 1 Pierre V, 5.

(4) 1 Tim. V, 1,

(5) Luc II, 51.

5.° Et l'intérêt personnel du jeune homme, l'intérêt de toute son existence, ne lui commande-t-il pas aussi d'honorer le vieillard ?

Sous quel aspect le Maître du monde envisagerait-il ces jeunes gens indociles et présomptueux, qui ne craignent point de manquer d'égards envers des êtres qu'il a mis sous sa garde, qu'il a marqués de son sceau ? *L'Eternel ne les regardera point*, dit un prophète, *parce qu'ils n'ont point eu de commisération pour la vieillesse* (1). Et que deviendront-ils, abandonnés de cette Providence sans laquelle il n'est point de consolation, point d'espoir ; sans l'appui de laquelle *toutes les créatures sont troublées et défailent* (2) ?

Ah ! je vois leur châtiment sortir de la nature même des choses. Quelle est en effet chez celui qui ne respecte point le vieillard, quelle est la cause de cette monstrueuse insensibilité ? Ce sont les passions mêmes qui lui rendoient un guide nécessaire, et qui, dégagées de tout frein, vont faire le malheur de sa vie. C'est d'abord l'indifférence, l'éloignement pour la sagesse : *Celui qui fréquente les sages deviendra sage* (3) ; mais qu'attendre de celui qui les fuit

(1) Lamentat. IV, 16.

(2) Ps. CIV, 29.

(3) Prov. XIII, 20.

et les dédaigne ? C'est encore une fougue qui ne peut être apaisée ; c'est le délire de la présomption. Emporté par son ardeur, il prend l'effervescence de la passion pour la puissance de la force ou du génie ; dans son ivresse il croit pouvoir transporter des montagnes ; la sage circonspection qui fait apercevoir le danger des entreprises téméraires, lui paroît foiblesse, pusillanimité, impuissance. Il envisage le vieillard comme un être nul pour la société, parce qu'il n'a plus la même ardeur, la même force pour agir ; semblable à l'insensé qui regarderoit le pilote comme inutile à la conduite d'un vaisseau, parce qu'il est tranquille auprès du gouvernail, tandis que les matelots s'agitent de tous côtés. Il oublie que l'œil qui voit n'est pas moins précieux que la main qui agit, et qu'il est beaucoup d'entreprises pour lesquelles on trouveroit plus aisément des bras qu'une tête. Ainsi les lumières du passé sont perdues pour lui : l'expérience que d'autres avoient déjà faite, il va de nouveau la faire à ses propres dépens. C'est l'enfant qui s'expose à l'activité des flammes, sans écouter une mère sage qui lui crie de se défier de ce dangereux élément.

Tel n'est point le jeune homme qui honore le vieillard et sait se plaire avec lui. Non-seulement

il en devient plus aimable , mais conduit dans la carrière par un guide qui l'a déjà parcourue , il en évite les écueils , il ne consume point inutilement ses forces ; il ne fait point d'essais ; il réunit les moyens , les facultés de tous les âges , l'ardeur et la circonspection , la sensibilité et la connoissance des hommes , la vivacité de l'imagination et la maturité du jugement , l'énergie et la prudence. Il est en quelque sorte du premier pas tout ce qu'il peut être un jour.

Et si tel est pour le jeune homme le fruit de la société du vieillard , cela s'applique mieux encore à ce sexe que sa candeur et sa foiblesse exposent à mille dangers ; dont la réputation et le bonheur sont comme une fleur , qui ternie une fois ne retrouve plus son éclat. Heureuse la jeune personne qui sait se plaire avec des femmes d'un âge avancé ! Elle acquiert dans leur commerce cet air de décence et de sensibilité , qui ajoute à la beauté un charme séduisant , et embellit la laideur même. Elle est en sûreté sous la garde de ses respectables amies ; le public la juge d'après leurs vertus ; il la considère avec respect à l'âge où il semble qu'on n'ait pas même encore acquis le droit d'être estimé.

Ainsi , M. F. , les deux extrémités de la vie sont destinées à se rapprocher. La Providence a

voulu les unir par une secrète sympathie. Nous aimons à voir se réchauffer aux mêmes rayons bienfaisans du soleil, et l'enfant qui ne sauroit encore marcher sans secours, et le vieillard chancelant qui a besoin d'appui. Nous aimons à voir l'enfant qui ne connoît pas encore ce qui l'entoure, sourire plus volontiers à son aïeul qu'à son père, et en recevoir des soins plus tendres. Ainsi la jeunesse et la vieillesse sont faites pour le bonheur et l'embellissement l'une de l'autre. Les égards et le respect qu'on témoigne au vieillard sont autour de lui comme une garde d'honneur qui l'empêche de s'en rendre indigne. En voyant ses cheveux blancs honorés, il les respecte lui-même : il contracte dans le commerce de la jeunesse, cette indulgence, cette gaîté si précieuse à son âge ; son imagination se ranime et se nourrit. C'est auprès du vieillard que le jeune homme à son tour se forme à cette douceur, à cette modestie qui fait son plus bel ornement. C'est là qu'il est plus fortement excité à la vertu, et retenu par un frein plus puissant dans le chemin de la sagesse.

Et si du présent nos yeux se portent sur l'avenir, nous sentirons encore mieux quel intérêt il trouve à user de condescendance et d'un support respectueux, pour les infirmités d'un

Âge qui est le terme de la carrière où il s'avance.

O toi, dans les veines duquel la jeunesse fait circuler la vie, la santé, la joie ! tu ne sais pas quel changement opéreront un jour dans ton esprit et dans ton âme, l'affoiblissement de tes facultés, la privation des plaisirs, le poids des années. Comme tu désireras alors de trouver dans ceux dont les soins te seront nécessaires, d'y trouver de l'amour, des attentions, de l'indulgence ! Tu espères de vieillir ; tu regardes une longue carrière, comme une bénédiction du Créateur ; pourquoi donc te plairois-tu à dégrader, à semer d'amertumes cette époque que tu attends, ce terme où tu aspirer ? Par quelle fureur insensée te ravirois-tu à toi-même les honneurs, les consolations qui peuvent l'embellir, ou t'en adoucir les épreuves ? Ces soins, ces égards, que nous te demandons pour l'âge avancé ; ces fleurs que tu sèmeras sur l'hiver de la vie, tu les recevras toi-même de la génération qui te suit. Elle te puniroit cruellement, au contraire, si, par ta négligence ou par tes dédains, tu agravois, pour ceux qui te précèdent, le poids de l'âge et des souffrances. Et si c'était dans la maison paternelle que tu te permises de manquer à la vieillesse, si c'étoient

ceux même à qui tu dois le jour, dont tu ne respectasses pas les cheveux blancs, insensé ! frémis. Peut-être es-tu déjà époux et père ; eh bien, sais-tu quel sera le vengeur du vieillard que tu offenses, que tu affliges ? Ce sera cet enfant que tu caresses, que tu presses contre ton sein, qui est l'objet de toutes tes pensées, de toutes tes espérances ; des affections duquel tu es déjà si jaloux. C'est lui qui tournera un jour, dans la partie la plus sensible de ton cœur, le poignard que tu plonges dans celui de ton père. C'est lui qui te fera verser, dans la solitude et l'abandon, des larmes de sang, comme ton père en répand aujourd'hui sur ton ingratitude. C'est lui qui te fera comprendre, mais trop tard, que le temps où des parens ne peuvent plus agir pour leur famille est précisément celui où les enfans doivent se plaire à les soigner, à les servir avec une affection plus tendre, avec un zèle plus délicat.

Il n'est aucun de nous, je m'assure, qui n'ait senti la justice du devoir que nous avons prêché. Cependant, ô honte ! ô douleur ! il n'est pas toujours observé parmi nous, comme il devrait l'être, soit par l'effet d'un relâchement général, soit par l'imprudence et la foiblesse d'un grand nombre de parens, qui n'exigent de leurs enfans

aucune démonstration extérieure de respect , qui souffrent de leur part une familiarité qu'on se permettrait à peine avec des égaux ; soit enfin par une suite des principes dangereux , des idées fausses dont s'est nourrie notre jeunesse en des années de fermentation.

Hélas ! les passions semblent calmées , et l'harmonie sociale n'est pas entièrement rétablie. Elle tient cette harmonie aux égards , aux bienséances , à tous ces liens fragiles , à toutes ces barrières morales , qui , pour avoir toute leur force , auroient dû n'être jamais renversées. On peut se faire obéir ; il est plus difficile de se faire respecter : le génie même et la vertu n'ont pas repris tout leur ascendant ; il semble qu'on voudrait ne porter de frein , n'avoir de supérieurs d'aucune espèce.

Et pour me renfermer dans mon sujet , ne voit-on pas des jeunes gens , qui , loin de rechercher la compagnie des personnes plus avancées en âge , loin de se plaire à leur rendre un tribut de soins et d'égards , les évitent , ou ne s'en approchent qu'avec une expression d'insouciance et d'ennui ? N'en voit-on pas qui , loin de demander ou d'écouter leurs avis , de faire attention à leurs discours , en sourient avec dédain , les interrompent , et prétendent leur faire la le-

çon ? De là cet air présomptueux qui les distingue : on lit sur leur physionomie la fougue, l'indiscipline des passions, et non cette modestie, cette première chaleur du sentiment qui devrait être leur apanage.

Ne voit-on pas des enfans eux-mêmes parler aux hommes faits, aux vieillards, sans respect ; les rencontrer sans leur donner aucune marque de considération ; ne saluer même leurs supérieurs qu'avec répugnance ? N'aperçoit-on pas chez plusieurs un esprit d'indépendance, d'insubordination, qui leur ôte ce caractère touchant d'innocence et d'ingénuité qu'on cherche en eux ? Aussi ces nombreux essais d'enfans que l'on voit errer çà et là n'excitent pas toujours dans l'âme cet intérêt mêlé d'émotion qu'ils y faisoient toujours naître autrefois, et qu'il seroit si doux de pouvoir leur témoigner.

A Dieu ne plaise que je veuille représenter ce désordre comme universel. Plusieurs de nos jeunes gens savent s'en préserver ; on trouve en eux les vertus de leur âge ; ils sont la joie de leurs parens, l'espoir de l'Eglise et de la patrie. Mais enfin, malgré ces honorables exceptions, le mal n'est que trop grand ; les étrangers s'en plaignent ; les gens de bien s'en affligent. Et qui sait s'il n'a point gagné l'intérieur des familles !

car telle est la marche qu'il doit suivre, s'il n'est arrêté dans ses progrès. Peut-être est-il parmi nous plus d'un père, plus d'un aïeul négligé, qui verse en secret sur cet abandon des larmes que personne n'essuie.

Pères et Mères, il est en votre pouvoir de prévenir ces malheurs ou d'y remédier. Mais pensez-y sérieusement. Pensez que toute négligence à cet égard vous seroit infailliblement funeste à vous-mêmes. Oui, la manière dont vous apprendrez à vos enfans à en user avec ceux qui les devancent dans la carrière, sera celle dont ils en useront un jour avec vous. Si vous n'exigez pas qu'ils aient pour les hommes faits des égards et de la déférence ; si, oubliant que le respect, ce sentiment délicat dont l'imagination est le siège, tient, plus qu'on ne pense, aux moindres habitudes de détail, vous ne formez pas vos enfans de bonne heure et de toutes les manières à honorer le vieillard, n'attendez d'eux un jour pour vous-mêmes ni soumission ni respect du cœur. Si vous souffrez qu'ils s'accoutument à traiter avec légèreté une personne âgée, quelle que soit sa condition ; à faire de ses infirmités un sujet de railleries, infortunés ! vous leur tracez la route qu'ils suivront à votre égard. Vous vous serez vous-mêmes dépouillés de ce carac-

tère auguste , de cet empire moral que la Providence vous avait réservé pour cette époque de la vie où cesse l'autorité de la force et du pouvoir. Vous-mêmes un jour serez l'objet de ce dédain , de cette cruelle insouciance , de tous ces traits que le jeune homme lance en se jouant, et qui n'en sont pas moins mortels. A cette idée, votre cœur se trouble ; vous ne pouvez soutenir la perspective de l'ingratitude de ceux que vous aimez plus que vous-mêmes. C'est pour vous la mort de la nature entière. Vous vous promettez de redoubler de soin pour faire naître , pour développer dans leur âme un sentiment qu'il vous importe tant d'y trouver un jour. Gardez-vous seulement d'oublier quel est le vrai moyen d'y réussir. Ce moyen , notre texte vous l'indique ; c'est de leur inspirer une vénération profonde , une soumission sans bornes pour ce premier Supérieur qu'ils ont dans le ciel ; pour CELUI de qui émane ce caractère touchant et sacré, imprimé sur le front du vieillard , pour CELUI qui a dit : *Lève-toi devant les cheveux blancs ; honore le vieillard.*

Effrayés des maux qu'a produits l'esprit d'indépendance , les législateurs humains s'efforcent de relever l'autorité paternelle , de rendre à la vieillesse l'honneur qui lui appartient , de faire

revivre ce respect de l'âge qui prépare l'homme à la subordination. Plus puissante que les lois, la religion vient à leur secours. *Crains l'Éternel ton Dieu*, nous dit-elle, *et honore le vieillard*; réunissant ainsi deux sentimens qui ne peuvent être séparés, et dont le dernier ne sauroit exister s'il n'a l'autre pour appui.

Craignez l'Éternel votre Dieu et honorez le vieillard, dirai-je donc enfin à nos jeunes gens. C'est ainsi que vous montrerez que le germe de la sagesse est dans votre cœur. C'est ainsi que vous le préserverez du souffle destructeur des orages. C'est ainsi que vous donnerez à votre jeunesse tout son lustre, et à votre existence toute la félicité qui peut l'embellir. C'est ainsi que vous vieillirez avec honneur au milieu de vos concitoyens, et que vous attirerez sur vous, soit dans la vie, soit à la mort, les regards propices de l'Arbitre des destinées. C'est ce que je vous souhaite par Jésus-Christ, auquel, comme au Père et au Saint-Esprit, soient la gloire et l'adoration, aux siècles des siècles.

Amen.